



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

38 | 2005

En Louisiane : Ces Français qui ont « fait » l'Amérique

Peuplement des cités idéales

Christian Marbach



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/504>

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2005

Pagination : 61 – 73

ISBN : ISSN N° 2114-2130

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Christian Marbach, « Peuplement des cités idéales », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 38 | 2005, mis en ligne le 22 novembre 2010, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/504>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© SABIX

Peuplement des cités idéales

Christian Marbach

- 1 Où l'auteur, après avoir ainsi salué respectueusement les princes et les naturalistes, évoque des émigrés français plus modestes, soldats ou laboureurs : s'ils n'étaient pas des théoriciens de la cité idéale, du moins peut-être en ont-ils rêvé. Quel plus bel endroit que les Etats-Unis pour essayer d'en construire une ? Qu'on l'appelle champ d'Asile ou New Harmony... C'est l'occasion de croiser, à nouveau, le peintre Lesueur ; c'est aussi l'occasion de rencontrer un autre polytechnicien, Henri Lallemand, X1796.
- 2 Après l'examen de ces destins singuliers, et notamment de ces destins princiers, je vais revenir sur d'autres types d'émigration ou d'exil, vers la Louisiane en particulier. Le texte de Jacques Bodelle rappelait les innombrables liens entre notre pays et ce territoire, Cavalier de La Salle, d'Iberville, le Grand Dérangement, etc.... Dans un ouvrage très précis sur les différentes « provinces » à forte présence « cajun », c'est-à-dire très peuplées de descendants d'Acadiens arrivés en Louisiane (A century of Acadian Culture du General Corney J. Drouet, The Acadian Heritage and Culture Foundation, 2000), j'ai trouvé une présentation très complète des cinq vagues d'immigration française qui se sont succédé sur le sud de la Louisiane. Il faut les rappeler car elles éclairent la société dans laquelle Buisson va s'intégrer avec succès, à laquelle Crozet va se heurter, et que côtoiera Bernard dans ses travaux.
- 3 Premier groupe, les colons français des débuts : coureurs des bois, vagabonds et « prostituées » à la Manon Lescaut, fermiers recrutés par John Law (en particulier en Alsace), pirates de Lafitte ou de ses collègues.
- 4 Second groupe : les Acadiens, ces colons qui avaient réussi à s'installer avec succès sur les riches terres de la Nouvelle Ecosse et que les Anglais chassèrent avec une rare brutalité lors du « Grand Dérangement », de 1755 à 1763. Si certaines familles revinrent en France ou partirent pour les Antilles, si d'autres, peu nombreuses, se laissèrent convaincre par Louis Antoine de Bougainville de participer à une colonisation éphémère des Malouines avant d'en être à nouveau chassées par les Espagnols, la plupart se lancèrent par mer puis par terre, en direction de la Louisiane où elles formèrent la communauté cajun. En 1815 ces Français-là parlaient avec un accent que Buisson comprenait facilement.

- 5 Troisième groupe, celui des créoles de Saint-Domingue, réfugiés de la Révolution antiesclavagiste (1791-1803), auxquels on peut joindre des immigrants chassés de Cuba par les Espagnols en 1808. De très nombreuses familles de planteurs, mais aussi de commerçants, d'artisans, de petits fermiers, vinrent alors s'installer en Louisiane avec leurs coutumes, parfois aussi avec leurs esclaves.
- 6 Quatrième groupe : les réfugiés politiques français. D'abord ceux qui fuirent la Révolution et la Terreur, puis ceux qui fuirent la Restauration. Nous sommes là au cœur de notre sujet et c'est à cette catégorie là que nous pourrions tout à l'heure rattacher l'aventure du Champ d'Asile.
- 7 Enfin, cinquième groupe, le plus important, les « immigrants économiques » du XIX^{ème} siècle, « the foreign French », plus de 500 000 personnes de 1820 à 1860, des paysans affamés, des artisans confrontés sans espoir à la révolution industrielle. Là encore beaucoup d'Alsaciens ayant préféré les rives du Mississippi à la Mitidja pour entamer une nouvelle vie. Buisson a vu arriver à la Nouvelle Orléans des centaines de voiliers remplis d'immigrés, c'est à cause d'eux que la ville dut grandir et être lotie, c'est pour eux que des routes furent tracées dans les bayous, que des fleuves et des rivières furent aménagés.

Champ d'Asile



Voici l'image des « soldats laboureurs », trouvant avec leurs familles un Champ d'Asile organisé par des officiers émigrés pour des anciens de la Grande Armée, dans quelques mois, même quelques jours, l'estampe se vendra encore alors même que la colonie sera désertée par les survivants de cette « République des vaincus ».

Cliché de la Bibliothèque Nationale de France

- 8 La Louisiane donc se peuple, de francophones comme d'anglophones, et j'emploie le terme Louisiane sans en définir le contour ; au début de cette époque la Louisiane s'étend jusqu'aux Grands Lacs, elle ne se restreindra que peu à peu à son périmètre d'aujourd'hui,

délimité en 1812 quand « l'Etat » fut officiellement créé et ajouté à la douzaine des Etats déjà existants. De plus, la Louisiane de l'époque servait de porte d'entrée au Texas et pour bien des Français cherchant à s'installer en Amérique, leurs connaissances en géographie comme en politique étaient assez minces, et il leur était souvent caché par les prospectus ou les promoteurs que les terres promises dépendaient de Madrid ou de Mexico et non de Washington : Alamo n'est pas encore tombée héroïquement (1836) ; le Texas ne sera détaché du Mexique que cette année, et sa « république indépendante » sera rattachée aux Etats-Unis en 1848. Les départs français vers la Louisiane, et plus généralement les Etats-Unis, sont souvent « individuels » - telle est clairement la démarche d'un Buisson. Ils sont aussi, assez souvent, collectifs, un certain nombre d'individus ou de familles se rassemblent autour d'un projet plus ou moins formulé, parfois utilitaire (traverser ensemble l'Atlantique ou des zones dangereuses, défendre ensemble une portion de territoire), parfois plus communautaire (reconstituer « ailleurs » une communauté entre gens d'une même origine parlant le même patois), parfois délibérément politique : c'est dans cette catégorie qu'il faut inscrire les innombrables projets de cités idéales et de communautés utopistes auxquels les Etats-Unis ont donné naissance, compte tenu d'une exceptionnelle convergence temporelle entre l'affirmation de systèmes de pensée et l'opportunité géographique de leur trouver un point d'application concret.

- 9 Les lecteurs de « La Jaune et la Rouge » se souviendront sans doute d'un numéro paru en 2000, et consacré « à la recherche de la cité idéale ». Avec l'aide d'auteurs divers et talentueux - des ingénieurs des ponts comme des universitaires ou des Jésuites - j'avais proposé quelques regards sur les diverses conceptions de la cité idéale, ces regards que l'on peut jeter sur les présentations et les maquettes de l'exposition de même titre dont j'ai fait le récit, mise en scène par Richard Pedduzi et réalisée sous la direction de Jean Pierre Girardier à Arc-et-Sénans.
- 10 Pour les urbanistes la cité idéale correspond d'abord à l'organisation de l'espace, l'imbrication des zones d'habitation et des lieux de production, leurs rapports avec la nature et les espaces verts, la pertinence et l'efficacité des réseaux en tous genres qui irriguent la cité et en font une collectivité. Pour les architectes une cité idéale se remarquera d'abord par la qualité des différents bâtiments pour lesquels on veut dessiner des volumes exemplaires et « signifiants », n'oubliant pas de mettre l'accent sur les priorités de la cité envisagée, le palais, l'église, la halle de commerce, les immeubles collectifs d'habitation, la statue du prince, l'octroi à la porte de la ville, le rempart qui la défend.

Scène de la vie au Champ d'Asile



Version émouvante, à la Greuze ou à la Chateaubriand ; des soldats s'embrassent, d'autres bêchent, ou essaient (on sait que ces soldats furent de piètres laboureurs), les filles craintives se serrent l'une contre l'autre. Le plus « vrai » dans cette image, et qui en unit les participants, c'est l'écriteau qui baptise la place : « Place Marengo ». Dessinant des rues à la Nouvelle Orleans, Buisson aussi leur donnera des noms glorieux, Iéna, Austerlitz, etc. Mais son œuvre à lui restera, avec ses appellations, une nouvelle naissance laissera bien un héritage - ce n'est pas le cas du Champ d'Asile.

- 11 Pour d'autres, plus délibérément à la recherche du sens de la cité et, pourquoi pas, de la destinée humaine, ce qui compte avant tout, et plus que les considérations pratiques et l'aspect formel, c'est le corpus philosophique et religieux qui est proposé, ou imposé à ses habitants : même s'ils ne sont pas dans un pseudo-monastère qui préfigure le paradis terrestre, ils doivent accepter un ensemble de règles optimisant la production, la sécurité, l'harmonie de la collectivité.
- 12 C'est dans ce mouvement de pensée, à la fois philosophique et politique, que s'inscrivent la plupart des tentatives de communes utopistes lancées aux Etats-Unis, la page blanche à remplir qu'était censé être le continent américain. Ce « continent de l'imaginaire » possédait une « plasticité » sur laquelle on pouvait développer un peu tous les systèmes de pensée, l'apologie du bon sauvage comme la pseudo perfection de la démocratie athénienne, la nature paradisiaque de l'Eden ou la Terre Sainte, comme l'écrin des « chefs d'œuvres » sociaux auxquels pensaient les Etienne Cabet, Robert Owen, Victor Considérant et bien d'autres. Babouvistes, icariens, fouriéristes, owéniens, communistes ou socialistes de toutes tendances, anarchistes enfin, tous ont estimé, après quelques essais de « prototypes » en France ou en Grande Bretagne, que c'était sur ce continent neuf, débarrassé à peu près du poids économique et psychologique du passé, que l'on pouvait bâtir la ville parfaite. Plutôt que l'Argentine ou le Brésil, plutôt que l'Australie, c'est l'Amérique du Nord qui verra arriver les prophètes et leurs troupes, mélange parfois sélectionné et parfois improvisé de colons le plus souvent sincères.
- 13 Les voici donc, paysans, ouvriers, pauvres de biens matériels et de capitaux à investir, limités en capacité de réflexion sociale ou philosophique, mélangés à d'autres colons

moins sincères et aux motivations plus hétéroclites, persécutés à la recherche d'un asile, ambitieux en quête de fortune au moindre coût, opprimés cherchant une revanche. Les voici, confrontés à une terre qui, si elle existe, n'est pas du tout ce qu'ils attendaient, et même les meilleurs paysans sont surpris de la manière dont elle réagit. Les voici, vite face aux contradictions de la vie en société, où s'affrontent la recherche du bien commun et la perspective de l'enrichissement personnel, dans un territoire sans loi affirmée, sans représentants de l'ordre légitimes et intègres, en concurrence entre eux et avec d'autres collectivités, des Indiens (« the natives » dit-on aujourd'hui) aux Américains « de souche » partis vers l'ouest. Les voici, face à une géographie tourmentée, un climat rude, des voies d'accès balbutiantes.

- 14 Ainsi l'Amérique a-t-elle vu des centaines de cités idéales se transformer en autant d'échecs, parfois magnifiques, et je voudrais en rappeler quatre que je pourrai sans peine rattacher à nos centres d'intérêt.
- 15 Le premier, bien sûr, c'est le Champ d'Asile, qui joue un rôle très particulier dans la longue liste des « terres promises », par sa précocité. Comme sa sœur, la « Colonie de la vigne et de l'olivier », le Champ d'Asile est daté de 1817. C'est à cette époque que se regroupent derrière le général Charles Lallemand, en trois vagues successives, des soldats français démobilisés ou déserteurs. A cette date Fourier a déjà pensé, écrit et publié (en 1808 il propose « La théorie des quatre mouvements et des destinées sociales »), mais il n'a pas encore formalisé son dessein de phalanstère et bien sûr, l'Empire ne se serait guère prêté à de telles expérimentations. La fraternité idyllique que l'on fait miroiter aux soldats-laboureurs du Champ d'Asile est d'abord celle de frères d'armes, avant de la parer des oripeaux d'une philosophie utopiste. Eventuellement prêts à se plier à une discipline de corps de troupe à condition d'avoir de bons chefs, ils ont vite démontré qu'ils n'étaient que de piètres paysans ; ils restèrent six mois à peine, à peine le temps de semer, pas le temps de récolter : dire que la publicité des estampes racoleuses leur promettait que « le laurier sous leurs pas y croîtra sans culture ! »
- 16 J'ai lu, sur cette colonie dont Jacques Bodelle a résumé l'histoire à grands traits (une histoire où l'on croise Laffite, l'incontournable corsaire Laffite, une des figures de la Nouvelle Orléans dans les premières années du XIX^{ème} siècle), des récits de soldats partis et revenus en France après l'échec.¹ Je sais aussi que, romancée dans la description faite dès 1817 en France, l'expérience donna lieu à des romans à quatre sous vaguement chateaubrianesques, où la fille d'un des soldats, ou encore...etc....Plus tard, en 1847, Longfellow, avec *Évangéline*, saura donner à l'exode des Acadiens de 1750 une figure emblématique plus consistante et une histoire d'amour mieux construite.
- 17 Mais voici que m'arrivent, par le hasard un peu orienté des lectures, deux romans plus récents qui, à nouveau, réinventent cette aventure et aident à en faire une légende. (Et l'on sait, depuis qu'un journaliste l'a dit à James Stewart dans « *L'homme qui tua Liberty Valance* », que lorsque la légende est plus belle que la réalité, il vaut mieux se souvenir de la légende). L'un, de Jean Soublin, « *Le Champ d'Asile* », 1985, raconte l'histoire du point de vue des soldats.

Vue de New Harmony



Lesueur fit de nombreux croquis de New Harmony et de ses environs. On retrouve encore aujourd'hui, en s'y promenant, l'ambiance de calme rural que suggère ce dessin.

Collection Lesueur, Muséum d'histoire naturelle du Havre, INV 41 164

Maquette de New Harmony



Cette superbe maquette, ici photographiée par Gilles Abegg, a été réalisée par Rémi Munier, avec mise en couleur par Alain Tchilinguirian, en 2000 pour la Saline Royale d'Arc et Senans et son exposition « à la recherche de la cité idéale ». Elle représente le projet de construction de New Harmony, communauté formée par Robert Owen, d'après un dessin d'architecture de Stedman Whitwell (1825). Pour des raisons diverses, financières mais aussi conjoncturelles, Owen abandonna la partie architecturale de son projet et se contenta de racheter un village déjà construit par une communauté religieuse (les « Rappistes ») dans l'Indiana.

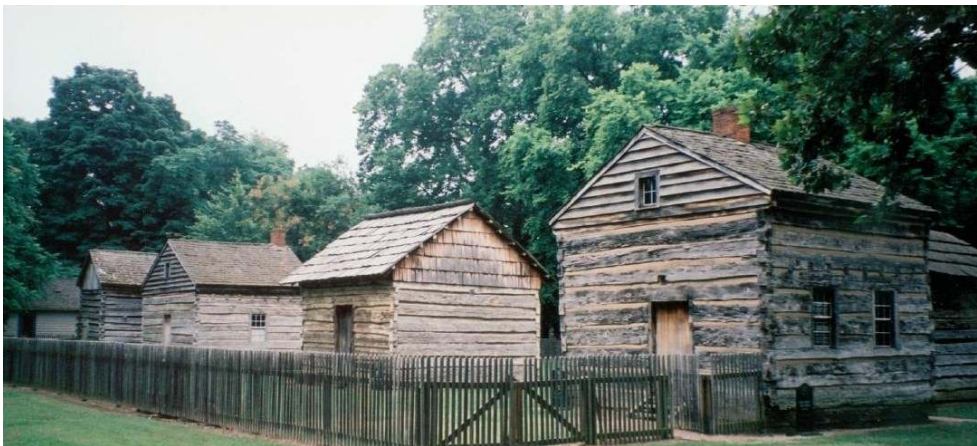
- 18 On y voit la discipline militaire se déliter peu à peu devant les difficultés de l'affaire et les errements des chefs. Le découragement gagne la colonie sous les ouragans, les pertes de

récoltes, les escarmouches avec les Indiens, les menaces des Espagnols qui étaient à cette époque les maîtres officiels du Texas. L'aventure collective se résume peu à peu en deux destins individuels, celui d'un disciple de Babœuf désireux de fonder la « Société des égaux », et celui d'un sergent plus pragmatique bientôt « acculturé » vers les Comanches.

- 19 Le second roman, c'est celui de Simiot, « *Carbec, mon Empereur* » que je vous ai déjà présenté, se place plutôt du point de vue des chefs. Le général Carbec, personnage imaginaire, y figure aux côtés des responsables de la colonie, les frères Lallemant, et Rigaud, et observe lucidement sans pouvoir l'infléchir le cours irrésistible des choses vers la division et la ruine, donc l'échec.²
- 20 Simiot et Soublin font de Charles Lallemant (1774-1839) le principal initiateur de cette opération, mais aussi le principal fautif de son pitoyable dénouement. Lallemant avait été (comme Simon Bernard) l'un des derniers fidèles de Napoléon en 1815, l'un de ceux qui l'accompagnèrent à Rochefort jusqu'au dernier bateau du dernier exil. Accusé de trahison, condamné à mort, fuyant de ci, de là, jusqu'en Egypte, avant de se retrouver aux Etats-Unis, le « Baron » bénéficiait d'un rare prestige auprès des soldats et des officiers de l'Empire : il sut utiliser cet « aura » nourrie de ses campagnes militaires et de ses citations, pour les entraîner et les manipuler. Il sut aussi mobiliser quelques moyens, convaincre d'autres souscripteurs et faire venir d'autres colons (mais quand la campagne de souscription bat son plein en France l'affaire est déjà terminée au Texas). Dans cette entreprise, tout son « management » se révéla catastrophique. Buisson juste arrivé à la Nouvelle Orléans et sollicité (d'après Deléry) de le suivre au Champ d'Asile, dut se féliciter d'avoir résisté à cet appel autoritaire et de ne pas l'avoir accompagné au Texas. Les Français de la Nouvelle Orléans, s'ils furent accueillants envers les rares rescapés du Champ d'Asile après la fin piteuse de leur aventure, jugèrent très sévèrement leur chef.
- 21 Charles Lallemant, plus ou moins vagabond, gracié par le roi de France en 1830 comme nombre d'autres bonapartistes exilés, retourna en France, retrouva son titre de Pair de France, et mourut en 1839. Il avait un petit frère, Henri, dont je vais davantage parler, pour une raison évidente : il était polytechnicien. Je peux donc l'associer à mes trois polytechniciens en Louisiane, même si son passage en Amérique ne m'inspire pas une grande sympathie. Henri (1777-1823), frère cadet de Charles, entré à Polytechnique en 1796, incorporé dans l'artillerie à sa sortie de l'Ecole, participa à de nombreuses campagnes : le Rhin, l'Orient, l'Espagne, l'Allemagne, la Russie, la France. Blessé à Waterloo, condamné à mort, enfui, il rejoint son frère en Amérique, visiblement très attaché à Charles, très dépendant de lui.
- 22 Avant de l'aider à monter le projet du Champ d'Asile, il fréquente d'abord avec souplesse et conviction la bonne société de Philadelphie, fait partie de l'entourage de Joseph Bonaparte, courtise la fille du riche et francophile banquier Girard, Henriette, qu'il épouse le 28-10-1817 lors d'une fête aux innombrables convives, dont une mi-temps se passe chez Joseph. La voie d'une intégration de luxe s'offre à lui, mais il préfère l'aventure du Champ d'Asile, jusqu'à la déconfiture. Revenu à la Nouvelle Orléans, moins compromis que son frère dans des affaires de banqueroute liées à cette entreprise, il y écrit un traité d'artillerie. Mais c'est un homme brisé, sans projet, sans avenir, à la santé de plus en plus déficiente qui retourne à Philadelphie pour y décéder en 1823. Pour lui la reconversion post-militaire n'a pas réussi, l'insertion en Amérique non plus en dépit de son brillant mariage : peut-être aurait-il mieux valu mourir pour la France, pour l'Empereur, à Waterloo !

- 23 La seconde cité idéale que je voudrais présenter est New Harmony, Indiana que j'ai eu l'occasion de visiter toujours « vivante », en 2004. Par sa genèse elle correspond mieux au terme même de « cité idéale » que le Champ d'Asile, car le substrat intellectuel sur lequel repose son lancement est de meilleure qualité, pensé par un homme qui a l'expérience de la gestion des lieux de production et d'habitation, mûrie pendant des années. Robert Owen né en 1771, fils d'un modeste artisan gallois, intelligent et dynamique, apprend très vite sur le tas les données relatives à l'industrie textile, et devient associé puis seul propriétaire d'une filature écossaise, à New Lanarck, au sud de Glasgow. Il se transforme en entrepreneur audacieux, adoptant les nouvelles technologies, développant son affaire. Il sera aussi un patron avisé, attentif à une organisation efficace comme au « bien-être » de ses ouvriers, leur proposant un mode de vie combinant éducation et développement personnel, essayant de gagner à ses idées le patronat britannique, notamment par le militantisme politique et l'écriture d'ouvrages. Il fait fortune : quand on visite les installations actuelles de New Lanarck, intelligemment conservées et mises en valeur, on voit évidemment des convergences nombreuses avec certaines idées de Ledoux à Arc et Sénans. Comment créer des lieux pour « vivre et travailler ensemble dans l'harmonie » ? Notre XXème siècle nous a offert trop d'odieuses contrefaçons de ce type de slogan pour que l'on accepte aujourd'hui de « marcher » et de croire à la sincérité d'une telle ambition. Pourtant, Owen est sincère. Il échafaude des plans architecturaux pour son projet, avant de « vendre tous ses biens » et de se rabattre sur une idée plus modeste mais cependant apte à consommer sa fortune : la création d'une colonie utopiste baptisée New Harmony, sur les lieux d'une colonie fondée par un groupe religieux quelques années auparavant sur les bords de la rivière Wabash, dans l'Indiana. Tout en associant à son entreprise un « brain trust » de scientifiques de haut niveau sur lesquels je reviendrai, il appelle des colons à le rejoindre.

Des cabanes de New Harmony à son centre d'accueil contemporain





Les cabanes sont typiques de l'architecture pionnière de la région des Lacs vers 1810-1820 : la cité idéale s'y contentait d'habitations rudimentaires. Mais le centre d'accueil actuel, comprenant un auditorium, quelques espaces d'exposition, une boutique, et beaucoup de « vide artistique », a une autre ambition architecturale et porte d'ailleurs le nom prestigieux de Richard Meier - auteur, entre autres, du nouveau Getty Museum de Malibu près de Los Angeles.

Photographies Christian Marbach

- 24 Pour Owen toutes les clés du succès étaient là, à l'échelle américaine. Il disposait de quinze fois plus de terres qu'il n'aurait pu en acquérir en Ecosse. La secte des « rappistes » lui laissait des bâtiments et des machines, ses informateurs lui proposaient « clés en main » un cadre à peupler et à gérer selon ses idées. Owen va aux Etats-Unis, rend visite au Président Monroe, comme tout Européen dit bonjour à Joseph Bonaparte, bavarde avec Charles Lucien qui lui promet de venir à New Harmony, convainc d'autres savants de l'Académie de Philadelphie de l'accompagner sur son bateau, « The Boat Load of Knowledge », de son vrai nom « The Philanthropist ».
- 25 Vous pouvez deviner la fin de l'histoire, précipitation, disputes, chaos, incapacité de s'entendre sur un projet. Owen n'avait plus, à New Harmony, le levier fondamental de l'autorité patronale dont il usait à bon escient à New Lanark. Il rêvait un projet plus vaste que de construire une entreprise, faire vivre toute une collectivité et du coup, d'ailleurs, n'arrivera pas à se plonger avec minutie dans les multiples détails nécessaires au succès, plus intéressé cette fois par les grandes idées que par les tâches de « gestion » vite abandonnées à ses fils ou à ses associés. Sa « communauté d'égalité parfaite » représentait un pas trop important par rapport à son « entreprise heureuse » qu'il avait su gérer et développer. Il échoua, se ruina (pas tout à fait), mais son expérience servira de référence à bien d'autres ambitions de ce type ; on visite aujourd'hui encore New Harmony où l'architecte Meier³ a bâti un très beau centre de conférences, l'Athéneum, où un autre architecte célèbre Philippe Johnson, a édifié une très belle « église sans toit » et où une équipe de direction intelligente, liée à l'université de South-Indiana, à des mécènes descendants d'Owen, et à des fondations diverses fait coexister avec intelligence le souvenir (préservation des bâtiments, des documents, etc..), l'analyse historique, la réflexion philosophique sur l'utopie.
- 26 On visite aussi New Harmony parce que ce bourg est resté puis redevenu un exceptionnel centre de réflexion et d'échanges scientifiques, grâce en particulier au géologue William Maclure qui participa très vite à l'aventure, et aux Say et autres Lesueur qui vinrent s'adjoindre au projet. Car ce projet ajoutait à l'idée de cité idéale à la Ledoux ou même à la Fourier (faire coexister les gens dans l'harmonie en leur proposant des lieux et des modes de relations propices à la fois à leur activité professionnelle et à leur vie personnelle), une

idée que les saint-simoniens et les positivistes reprendront à leur tour. Une telle ambition suppose un développement de l'éducation et un progrès des sciences. Owen, « technologue », avait déjà compris quel parti il pouvait trouver dans le progrès des machines (nous sommes à peu près à l'époque de Jacquart) et la bonne éducation de ses ouvriers (nous sommes bien avant l'instruction publique obligatoire). C'est cela aussi qu'il veut à New Harmony.

- 27 Un tel dessein plaît donc à Maclure, un riche Ecossais féru de géologie, également intéressé par l'enseignement : il se voulait un réformateur de l'éducation en reprenant les thèses de Pestalozzi (plus tard à l'origine des écoles Montessori) sur le développement personnel des enfants. Il voulut aussi créer une « School of Industry », un centre d'échanges scientifiques sur la minéralogie et la géologie. De 1830 à 1860 New Harmony se développa dans ce domaine, et c'est à partir des collections de Maclure, « le père de la géologie américaine », que le Smithsonian Institute créera les siennes et c'est l'organisation mise en place par Maclure et Owen fils, un bon géologue aussi, qui servira de base à celle de l'US Geological Survey.
- 28 Maclure avait adjoint à son équipe des éducateurs, souvent français. Ainsi Joseph Neef, un Alsacien natif de Soultz-la-Forêt, soldat de la Grande Armée puis enseignant en Suisse, en France, aux Etats-Unis, où ses filles épousèrent des fils d'Owen, où, surtout, il devint un praticien et penseur respecté des choses de l'éducation.
- 29 Ainsi, aussi, Marie Duclos Frétegeot, elle aussi séduite par les méthodes de Pestalozzi et l'opportunité que Maclure lui offrit de les utiliser.
- 30 Maclure avait recruté pour lui tenir compagnie, l'aider dans ses recherches d'histoire naturelle et dessiner ses échantillons, Lesueur, personnage que nous avons rencontré dans le bulletin Sabix consacré à Hyacinthe de Bougainville. Ce peintre havrais était parti dans les terres australes avec Baudin, de 1800 à 1803. Il y dessina des rivages, des koalas, des wombats, et participa à l'édition de la relation du voyage de l'expédition menée par « Le Géographe » et le « Naturaliste ». N'ayant pas trouvé auprès de l'administration française le poste qu'il souhaitait, il partit avec Maclure, voyagea, resta quelque temps à Philadelphie, où il connut Bonaparte et Audubon comme je l'ai déjà indiqué. Il participa alors au projet de New Harmony où il échantillonna et dessina.
- 31 Un autre savant important de New Harmony fut Thomas Say, éminent naturaliste qui avait participé à des expéditions dans les Rocheuses avant d'être la cheville ouvrière de l'Académie des Sciences de Philadelphie, d'où il correspondait avec Cuvier et Lamarck, et où il parrainait Charles Lucien Bonaparte à qui il prêta sa collection d'oiseaux. Say se mit aussi à la disposition de Maclure qui lui proposa comme à Lesueur une sorte de mécénat scientifique lui donnant des moyens de subsistance et des occasions de travail : par exemple Maclure emmena Say dans un voyage au Mexique et l'aida à éditer son « *American Entomology* ». Say restera à New Harmony jusqu'à sa mort en 1834. Pour sa part Lesueur rentrera en France.
- 32 Dans l'histoire des sciences New Harmony joue un rôle un peu spécifique, participant évidemment à la grande aventure de l'exploration de la nature et de la terre américaine (ses cailloux, ses coquillages et ses insectes), mais aussi à la mise en place de structures pérennes d'observation (US Geological Survey), offrant un exemple original de volonté d'appropriation de la science par des structures de vie collective. Une étape postérieure aux idées de Franklin, dont l'opinion publique faisait une image d'Epinal. Une étape aussi dans l'affirmation d'une liberté des méthodes d'éducation et d'enseignement, une idée

restée vivace aux Etats-Unis. On sait que d'autres pays, et d'abord le nôtre ont plus souvent joué la carte du carcan unificateur, croyant ainsi développer l'égalité des chances au nom de l'unicité d'organisation du système éducatif.

- 33 Nous changeons complètement de registre avec un autre exemple de « colonie » aux ambitions moins politiques ou scientifiques, la création de Castroville. Ce choix est dû de ma part à un atavisme alsacien évident et reconnu ; il me permet aussi de rappeler qu'à côté de projets de cités idéales très « intellectuelles », ayant donc à la fois des chances de succès car bien pensés, et encore plus de chances d'échec car peu concrets, d'autres pionniers ont essayé de monter avec plus de modestie des colonies tout juste bonnes à les nourrir et à leur offrir un nouveau départ dans la vie.

Victor Considérant



La figure de Victor Considérant a quelque chose de fascinant. Voilà un jeune homme doué, à l'esprit scientifique, reçu à l'X - qui, à peine entré à l'Ecole, adopte la doctrine fouriériste et s'en fait le prosélyte dans une carrière vite politique - puis, avec sincérité, n'en démord pas au point de chercher à l'appliquer pour de bon dans quelque aventure texane.

Documents fournis à l'Ecole polytechnique par la famille de Victor Considérant

- 34 Leur « offrir », c'est une mauvaise manière de parler, car les centaines de familles d'Alsaciens qui, en 1842, quittèrent la vallée de la Thur sur la recommandation d'un entremetteur, « l'impresario » Henry Castro qui avait acquis des concessions près d'Austin, ont dû à elles seules de survivre, s'installer, et développer leur « little Alsace of Texas ».
- 35 Henry Castro est encore un Français émigré aux Etats-Unis après la chute de l'Empire. D'abord colonel du roi de Naples à Providence, puis vaguement associé au banquier Laffitte⁴ vers 1838 et agent en France de la jeune et éphémère « République du Texas », Castro obtint en 1841 un « contrat de colonisation », puis des terres étendues qu'il fallait occuper au plus vite, sous trois ans. Castro y croit et se lance. Il repart en France, crée un

bureau de recrutement (comme l'avaient fait les promoteurs du Champ d'Asile en 1817). Sa cible, ce ne sont plus les soldats désœuvrés, mais les paysans sans terre, juste assez riches pour acheter un titre de transport et quelques outils. Pour être efficace il prospecte surtout le Haut Rhin, les vallées de la Doller et de la Thur, la plaine de Wittelsheim, la Sundgau, les villages où l'on savait déjà que d'autres Alsaciens, autrefois, avaient émigré vers les EtatsUnis plutôt que de mourir de faim. Castro subit la concurrence d'autres recruteurs, ceux qui veulent trouver des fermiers pour l'Algérie. Mais il y a assez de pauvres en Alsace pour deux nouveaux continents...Je suis sûr, sans en détenir la preuve généalogique incontestable, que j'ai de lointains cousins dans les villages texans où s'installèrent les Alsaciens après une longue traversée, à pied, à cheval, en train, en bateau et en voiture. Par Rotterdam, puis Galveston, puis San Antonio, ils étaient venus, non sans avoir perdu nombre des leurs par les fièvres ou les accidents. Malgré les squatters qui, avec des hommes de main, voulaient les empêcher de prendre possession de terres où, pour une fois, leurs droits étaient réels, ils s'établirent, défrichèrent, construisirent. Les artisans sciaient, maçonnaient ; les chasseurs procuraient la viande avant que l'élevage ne prenne le relais. Une première pierre d'église fut posée, une brasserie fondée (non, mais !), des juges de paix nommés. Comme ailleurs il fallut combattre les sauterelles, souffrir le choléra, négocier ou lutter contre les Indiens. Le concept de cité idéale, pour eux, avait un sens restreint mais efficace : est idéal ce qui dure, et on fait durer ce qui en vaut la peine. Vivre ici, même si le dialecte alsacien s'y est peu à peu mêlé à l'espagnol et à l'anglais, valait la peine.

- 36 Sur l'histoire de ces alsaciens partis en Amérique, j'aimerais citer un roman historique gentiment « régionaliste » et écrit par Elisabeth Jaeger-Wolf (édité en 2003 par les éditions du Batsberg). Son titre est éloquent : « Terre d'Alsace, Rêve d'Amérique » : il raconte l'histoire d'une famille alsacienne émigrant en Louisiane, un long voyage de Wintzfelden, au pied du Petit Ballon, à la Nouvelle-Orléans de 1826 à 1833.
- 37 Curieuse impression, il y a quelques semaines : présent au Grand Ballon pour une réunion de famille, je cherchais moi aussi à imaginer le périple incroyable de ces pauvres paysans installés dans les vallées, et décidant de partir vers une Louisiane totalement inconnue.
- 38 Castro, que d'aucuns classent parmi les escrocs de taille internationale, est considéré par d'autres comme un entrepreneur perspicace, tenace, et honnête au point d'aider l'installation de ses colons en leur abandonnant toutes ses commissions. Il mourra ruiné mais il aura finalement réussi son opération et bien mérité de donner son nom à la bourgade de Castroville.
- 39 Encore une cité idéale, du moins en projet, cette fois autour d'un polytechnicien, et pas n'importe lequel : Victor Considérant. Le numéro de *La Jaune et la Rouge* déjà cité et consacré à la Cité idéale a présenté, sous la signature de Michel Vernus, la figure de cet X1826 monté de Besançon à Paris pour y suivre les cours de l'Ecole polytechnique ; très vite il a essayé de répandre les idées de Charles Fourier et sa « théorie sociétaire ». Pour rappeler ici la vie de Considérant sans la décrire en détail, voici les titres très explicites des chapitres du livre que Michel Vernus lui a consacré en 1993.
 1. Les racines comtoises (1808-1826)
 2. Militaire ou militant ? (1827-1832)
 3. Journaliste et conférencier (1832-1836)
 4. Chef d'école et de parti (1837-1840)
 5. Dans la bataille politique (1840-1847)

6. L'organisation de la propagande sociétaire (1840-1848)
7. Dans la mêlée, espoirs et échecs (1848-1849)
8. « C'est l'Amérique qui est destinée à réaliser Fourier ! » (1849-1869)
9. Derniers engagements, la guerre et la commune (1870-1871)
10. « Il ne faut pas croire que je considère nos travaux comme perdus » (1872-1893)

40 Postface : Actualité de Considérant ?

- 41 C'est évidemment le chapitre 8 qui correspond à notre travail, racontant par le menu comment Considérant passa à l'acte après des années de réflexion, de débats politiques et d'agit-prop militant. La création d'une colonie expérimentale lui paraît la voie raisonnable et scientifique pour tester les idées de Fourier, les aménager, et les faire adopter. D'autres phalanstères avaient déjà été essayés, sans succès, et en 1848 l'aventure d'Icarie lancée par Cabet s'était terminée en désastre.
- 42 Considérant part en voyage d'études, arrive à New York, observe et analyse (a-t-il lu Michel Chevalier avant de partir ?), se perfectionne en anglais qu'il parle peu (décidément cette barrière du langage est un réel handicap), gagne le Texas par le Mississippi « à pleine vapeur » : nous sommes en 1853. Voici l'Arkansas et sa nature encore sauvage, voici le Texas et la Rivière Rouge, chère aujourd'hui aux amateurs de western. Ce premier voyage lui permet de dresser tout un programme. Il faudra acheter, préparer le terrain, créer une société (« la Société de Colonisation européo-américaine du Texas ») dans la gestion de laquelle on trouve son ami Godin (le responsable de l'entreprise Godin et du phalanstère de Guise) et son camarade polytechnicien Bureau (X1829). Les capitaux sont réunis, une mission exploratoire envoyée sous la direction de Cantagrel, futur directeur général de l'établissement.
- 43 Après, tout s'emballe. Le « business plan » paraissait bien pensé, l'étude préparatoire bien faite, rien à voir avec le départ dans l'inconnu des illettrés du Sundgau. Mais la gestion du temps est défectueuse, les colons arrivent alors que les terres ne sont pas achetées et, a fortiori, pas viabilisées, et dans les trois cents émigrants du départ il n'y en a pas dix qui savent cultiver la terre : trop de cadres, trop de fonctionnels ! Par ailleurs les prétentions des fouriéristes et leurs discours « socialistes » font peur aux voisins américains, le xénophobie s'en mêle. On sait déjà aux Etats-Unis, et on l'affiche, que la volonté individuelle sera le moteur principal de la réussite du pays ; le communautarisme est éventuellement acceptable, le pseudo-socialisme ne l'est pas.
- 44 L'échec de la colonie de « La Réunion », c'était son nom, entraîne la maladie de Considérant, tombé en dépression de longue durée, raillé un peu partout, et finalement installé à San Antonio pendant la guerre de Sécession, comme un modeste cultivateur qui essaie de survivre le jour, pour écrire la nuit. Son exil américain se termine en 1868. Si le livre de Vernus nous laisse sur cette vision de Considérant, certes apaisé, mais en situation d'échec après l'aventure de La Réunion, je peux corriger cette impression par la lecture d'un opuscule charmant acheté dans une brocante à Houston et intitulé « *The french Texas* ». L'aventure américaine de Considérant est analysée sans complaisance, et met l'accent sur « a lack of management ability ». Mais l'auteur de cette notice explique aussi que la « french touch » de La Réunion a incité des personnalités originales à venir s'y installer.
- 45 Ainsi, le docteur Savardau, proposant pour guérir la malaria « le sulfate de quinine dissous dans le wiskey ». Ainsi, Maxime Guillot, créateur d'une entreprise de fabrication de wagons. Ainsi, de nouveau, Allyre Bureau, notre X1829, excellent musicien et chef

d'orchestre à Paris après son retour : je peux le signaler lui aussi aux auteurs de notre bulletin 32. C'est Bureau qui aurait apporté au Texas, en 1854, le premier piano ! Ainsi, Julien Reverchon, grand botaniste et professeur, encore reconnu dans quelques universités américaines : il a sa place à Dallas, comme le signale Bodelle.

- 46 Si donc l'aventure de La Réunion fut clairement « un naufrage au Texas », pour reprendre le titre de l'ouvrage publié par Savardau à son retour, ce naufrage a laissé quelques restes intéressants pour les archéologues de la pensée.
- 47 Il y a quelques mois, le 28 février 2004, mourut aux Etats-Unis le grand historien Daniel Boorstin dont j'avais lu et relu, avec délectation, les trois tomes de « l'Histoire des Américains ». Illustrant trois siècles d'Amérique par de multiples exemples d'aventures individuelles, rassemblant tous ces destins d'immigrés, d'entrepreneurs, de pionniers, de penseurs, sans les inscrire à priori dans des explications abstraites, dans une démarche que peut-être j'imite ici, cet historien « amateur » a une approche très vivante de l'édification de sa nation. Il insista beaucoup sur les tentations continues des promoteurs de cités idéales de tout acabit, signalant combien « les rêves créés en Europe furent dissipés ou transformés par la réalité américaine ; ainsi, la nouvelle civilisation créée par les Etats-Unis trouva sa force « moins dans l'idéalisme que dans la volonté de se satisfaire du moins d'un idéal ». Une civilisation pragmatique, audacieuse et portée par des conquérants à la recherche de nouvelles frontières, liés de moins en moins par des croyances, des traditions ou des endroits et de plus en plus par un effort commun, par les mécanismes de la vie quotidienne, moins par les espoirs que par les besoins. Le journaliste du Monde qui rédigea la notice nécrologique de Boorstin ajoutait : voici des caractéristiques que l'on retrouve encore de nos jours.
- 48 Ce rapide survol de quelques « cités idéales » sélectionnées pour leur proximité relative avec nos polytechniciens mais facilement inscrit, comme nous le propose donc Boorstin, dans l'histoire globale « des Américains » nous a permis d'élargir un peu nos points de vue sur les émigrés français aux Etats-Unis et leurs ambitions, parfois individuelles, parfois collectives et plus ou moins structurées. Le terme même d'émigré est d'ailleurs impropre et mériterait d'être remplacé à l'occasion par pionnier, découvreur de nouveaux horizons, ou voyageur. Voyageur dans les continents inconnus, (doublement inconnus pour un Considérant essayant d'explorer à la fois la Rivière Rouge et les passions humaines). Voyage avec ou sans esprit de retour. Voyage d'initiation et d'achèvement, d'apprentissage ou de réalisation, ou tout cela à la fois, bien sûr.

NOTES

1. Dont l'excellente brochure « *Le Texas* », ou *Notice historique sur le Champ d'Asile*, éditée en 1819.
2. Le livre historique de Simon de la Soudière Deléry, *Napoléon's Soldiers in America* confirme largement la responsabilité du commandant dans les balbutiements et la chute du Champ d'Asile.
3. qui plus tard réalisera le nouveau musée « Getty » à Malibu
4. celui qui habita et lotit le domaine du château de... Maisons-Laffitte, que je connais bien.